

Documentation complémentaire

Afin que nos lecteurs puissent se faire une idée plus précise et plus complète sur les événements révélés sommairement par les « Anciens Tamboviens locaux », je me permets de vous livrer des informations complémentaires glanées ça et là, soit dans les bulletins de liaison des amicales, soit dans des reportages publiés dans les D.N.A., soit dans des ouvrages parus à l'initiative de certains rapatriés. Trois thèmes méritent d'être développés :

- la description du camp 188 de Tambov avec ses corvées et son état sanitaire,
- l'endoctrinement politique et l'espionnage,
- le retour de captivité des prisonniers avant (en 1944) et après l'armistice (en 1945).

Le camp 188 de Tambov.

Les solides rangées de barbelés et les miradors surprenaient et inquiétaient plutôt les arrivants entrant dans un camp d'alliés et de libération.

Le camp dans un quadrilatère d'environ 800m sur 400m avait dès l'origine son caractère semi-souterrain.

Composé de baraques en rondins encastrés et recouverts de terre, elles étaient de dimensions variables. La plupart avaient 40m de longueur et 10 à 15m de largeur pouvant héberger jusqu'à 250 hommes ; d'autres n'avaient que 7m de large et n'hébergeaient que 80 à 100 personnes. La profondeur dans la terre glaise était de deux mètres. Une couche de sable fin recouvrait le sol. Elles n'avaient pour toute ouverture que les deux entrées et ne comprenaient pas de fenêtres. L'aménagement interne était uniforme et comportait des niveaux (qu'on a nommés à tort bat-flanc), des châlits ou surfaces de planches grossières sur deux étages dont l'inférieur était à 50 cm du sol sur une sorte de socle de terre. On accédait en hauteur, à deux mètres environ, en escaladant les poteaux de soutènement et en se servant parfois de crans fichés dans le bois. Une cheminée en briques, placée contre la paroi permettait de chauffer en période d'hiver la centaine de baraques de la zone française. Chaque prisonnier disposait d'un sac rempli de foin qui avait la forme d'un matelas. Un oreiller composé de la même matière ainsi qu'une couverture complétaient la literie. La vermine qui infestait ces baraques étaient des plus variées : les puces de sable, les punaises, les poux, sans oublier les rats. « Grâce à l'épouillage, nous étions pratiquement épargnés des poux mais les rats vivaient avec nous

jour et nuit. Cette cohabitation dura jusqu'à la fin de notre captivité ». Se greffant sur l'état de dénutrition et de moindre résistance des prisonniers, la pathologie infectieuse aggrava considérablement, au fur et à mesure que le temps passait, le taux de mortalité du camp.

Il se trouvait aussi des bâtiments destinés à d'autres fonctions. Une baraque de 10m de long sur 5m de large servait de *latrines*. Elle reposait sur une fosse de 3m de profondeur avec dix ouvertures sur les planches. Les utilisateurs se trouvaient assis dos à dos. Vraisemblablement, la punition la plus intolérable de toutes les corvées était la "corvée de chiottes". En hiver, avec des températures sibériennes, le "puni" geignait sous le poids de ces matières fécales qu'il fallait transporter au dehors de l'enceinte du camp. Par groupe de deux il fallait remplir de purin, à l'aide d'une boîte de conserves attachée à un bâton, des tonneaux d'une contenance de 50 litres. Avec un rondin passé dans les anses et posé sur les épaules, il fallait porter cette charge pendant deux centaines de mètres pour la déverser dans la forêt. Au moindre faux

Collection : Marcel Klughertz



La baraque 22 où sont entassés les morts avant de pouvoir les enterrer

pas, ils se faisaient éclabousser de haut en bas et revenaient souillés et puants.

Étaient punis ceux qui désobéissaient aux lois rédigées par des "chefs" recrutés parmi les prisonniers. Une baraque appelée le "Karzer" ou "baraque 21" servait de prison où les punis étaient isolés en cellule. Certains y sont restés jusqu'à leur mort. Pour seule nourriture, ils avaient de l'eau et 350 g de pain noir par jour.

La morgue ou "baraque 22", d'une vingtaine de mètres de long, sans bat-flanc, vide, avec deux portes

d'entrée, était destinée aux cadavres évacués des lazarets sur des brancards et déposés à même le sol, nus les uns à côté des autres. Après saturation des lieux, des croque-morts les plaçaient sur un chariot et les transportaient dans la forêt où ils étaient enterrés dans des fosses rapidement comblées et égalisées.

L'hygiène corporelle était inexistante. Les prisonniers avaient accès aux bains une fois tous les quinze jours. L'eau était une denrée rare. « *Il était impossible de se laver correctement. Il n'y avait pas moyen de se laver les mains pendant la journée. A plus forte raison, il n'y avait pas de quoi se rincer la bouche car, vu la carence alimentaire, nous étions exposés au scorbut* ». (propos du médecin Robert-Jean KLEIN à Tambov).

La *baraque des malades*, appelée "lazaret" menait malheureusement souvent à la baraque 22. Il y avait des latrines internes et en principe des « lavabos primitifs », un environnement médical certes mais rien pour soigner, une nourriture un peu meilleure en qualité mais moindre en quantité que celle des autres prisonniers, un peu de pain blanc, quelques grammes de beurre, un peu de sucre. Sous les lits de grandes boîtes de conserves rouillées servaient de vases de nuit. Souvent, hélas, l'eau qu'on offrait au malade était sale ; puisée dans une flaque et non bouillie, elle était dangereuse. Les malheureux supportaient ce régime au maximum pendant quatre à cinq jours puis c'était la baraque des morts. Quand les lazarets étaient surchargés, les malades étaient évacués vers Kirsanov, à 60 km, allongés sur des camionnettes, enveloppés dans des couvertures, pieds nus.

Les *baraquas de convalescence* furent créées dans la deuxième moitié du mois d'avril 1945. Chacune d'elles hébergeait une soixantaine de prisonniers. Ils avaient leur propre réfectoire et bénéficiaient d'une ration supplémentaire. Les prisonniers libérables étaient donc préparés et conditionnés pour le voyage du retour. Bien nourris pour reprendre du poids, ils étaient censés faire bonne figure et représenter avantageusement le camp de Tambov lors du retour en France.

L'endoctrinement politique et l'espionnage

« *Dans les camps russes de prisonniers, les communistes utilisaient pour faire de nous des Bolcheviks, des moyens identiques à ceux des nazis pour former les fascistes. Leur méthode consistait à recruter les "activistes" parmi des volontaires pour en faire des espions... Un grand nombre d'enseignants s'est prêté à ce jeu. Nous les connaissions tous de nom, sans ignorer leurs opinions politiques. Dès leur approche, tout le monde se taisait et l'on parlait du temps et de l'avenir. Ces activistes s'insinuaient parmi nous et dressaient l'oreille à nos conversations. La réaction ne se fit pas attendre. A l'entrée de l'hiver 1944, quatre-vingt-dix des nôtres furent dirigés vers Rada sous formes de commandos et embarqués dans le train. On ne les a jamais revus. Leur destination était, paraît-il, la Sibérie* ». Ainsi s'exprime le Dr Robert-Jean KLEIN

dans son ouvrage « *Médecin à Tambov* » publié par les Editions HIRLE en septembre 2005.

A travers les nombreux témoignages révélés par les « Anciens de Tambov et camps assimilés », il s'avère que la propagande communiste était largement dispensée dans les camps russes. Au cours de leur captivité, les uns et les autres étaient souvent confrontés aux méthodes de communication exercées par les représentants d'un pouvoir politique contrôlé par le parti communiste. Déjà à l'issue de la révolution d'octobre de 1917, LENINE, puis STALINE, avaient instauré ce régime politique où l'Etat, par l'embrigadement du peuple et le recours à la terreur, a contrôlé dans tous les domaines, un pays et ses habitants. Du temps de l'U.R.S.S., toute la société était surveillée par le NKVD (police politique créée par STALINE) qui utilisait les dénonciations tant à l'usine que dans la vie privée pour arrêter et déporter les "suspects" dans les « goulags », camps de travail forcé. On ne saurait trop admirer le courage d'un Alexandre SOLJENITSINE décédé en août 2008, ayant vécu dans les camps sibériens sous la férule du NKVD.

Il en fut de même au camp 188 de Tambov dont la direction était sous l'autorité soviétique représentée par IVANOV, chef du camp, secondé par OLARI, de WEILL et d'un colonel, haut responsable du NKVD. Ce dernier avait pour principale mission de détecter ceux qui ne respectaient pas l'ordre bolchevique ou qui l'avaient renié avant leur arrivée au camp (propos du Dr Robert-Jean KLEIN, lui-même convoqué par le colonel un matin de mai 1945).

Par ailleurs, Charles WILLIG de Voelleringen, dans son témoignage nous apprend qu'il était « *en butte à une intense propagande politique. Des officiers, commissaires politiques du NKVD nous mettaient en condition et nous obligeaient à signer un engagement pour coopérer avec eux, une fois rentrés au pays. Pouvait-on échapper à une telle pression ?* » Les artistes-peintres Camille CLAUS et Camille HIRTZ se souviennent que les commissaires OLARI, le Russe et Johann SCHAULEN, l'Allemand organisaient des cours politiques deux fois par semaine. Peu à peu, des prisonniers, devenus « activistes » par conviction ou par intérêt (amélioration des conditions de vie) les remplaçaient. Une bâtisse d'une superficie de 200 m² servait de siège au « Club des Français » dont les activités paraissaient d'ailleurs suspectes aux autres prisonniers du camp, les soupçonnant de travailler pour le compte de l'U.R.S.S. De nombreux prisonniers punis attribuaient aux membres du Club la responsabilité de tous leurs maux : les abus concernant la distribution de la nourriture, les peines de prison, la corvée des latrines... Ceux qui avaient accès au Club s'y installaient pour prendre connaissance des manuels entreposés le long des murs. On n'y trouvait d'ailleurs que des ouvrages d'auteurs soviétiques. Il est cependant manifeste que le Club n'a pas assuré le rôle que les prisonniers s'attendaient à le voir remplir : intervenir auprès des autorités russes pour que les conditions de captivité soient plus humaines.

Le retour de captivité

La libération de 1500 Alsaciens et Mosellans, le 7 juillet 1944.

Négociations : La "Mission Militaire Française" a négocié dès 1943 la libération des "Malgré-Nous" avec le Ministère de la Défense soviétique. Le général PETIT est reçu par STALINE le 15 septembre 1943 et l'informe que DE GAULLE voudrait former une unité d'infanterie avec les Alsaciens-Lorrains incorporés de force dans la Wehrmacht. En mars 1944, le Comité Français de la Libération Nationale demande l'envoi des Alsaciens-Lorrains en Afrique du Nord. Le 13 avril, le Comité Français laisse au gouvernement de l'U.R.S.S. le choix entre deux formules : l'envoi en Afrique du Nord ou la formation d'une unité destinée à combattre sur le front soviétique. Le 8 mai, les Affaires Etrangères d'U.R.S.S. répondent qu'ils optent pour l'envoi en Afrique du Nord. Un accord permettant le rapatriement par Téhéran de 1500 soldats est enfin conclu après 18 mois de démarches. Le rapatriement se fera sous la direction du capitaine NEUROHR de Drusenheim (né à Schirrhoffen en 1903, professeur de russe à Londres, a épousé une Anglaise en 1929 et est décédé à Paris en 1972 et enterré à Drusenheim). Jean-Frédéric NEUROHR a fait partie de la Délégation Française qui s'est rendue avec le général PETIT et le général soviétique PETROV, directeur général des camps de prisonniers de guerre, le 4 juillet 1944 au camp 188 à Rada près de Tambov. A Rada, parmi 1800 Alsaciens-Mosellans présents, 1500 seront désignés pour rejoindre la France Libre en Algérie. Les détails des négociations franco-soviétiques ont été publiés par les Dernières Nouvelles d'Alsace du 26 août 1982. Le 6 juillet, la délégation française passe en revue les Alsaciens-Mosellans et le 7 juillet, les portes du camp de Tambov se sont ouvertes pour le contingent des 1500 revêtus de l'uniforme russe.

Itinéraire : Le capitaine NEUROHR qui a participé aux négociations à Londres pose alors immédiatement une question primordiale *« Maintenant, prenez une carte et vous comprendrez le problème. Par où les rapatrier ? Il n'y a qu'une voie sûre, c'est par Téhéran. Impossible de les transporter par avion. Donc de Téhéran, il faut ou bien passer par le Golfe Persique, la Mer Rouge et Suez ou bien rejoindre par route un port en Syrie, au Liban ou en Palestine. Et puisqu'il n'y a pas de chemin de fer, il faut aller par camions par les montagnes, les plateaux d'Iran, la vallée de la Mésopotamie, par Bagdad et le désert de Transjordanie. C'est ce qui fut décidé. Et quand d'Alger, nous reçûmes le mot que tout avait été préparé par les Britanniques, de Téhéran jusqu'à Alger, nous fîmes nos préparatifs, le transport jusqu'à Téhéran étant assuré par les Russes »*.

Les convois de rapatriement après l'armistice :

Pourquoi Staline n'a-t-il pas permis la libération rapide de l'ensemble des Alsaciens-Mosellans captifs en Russie, malgré une intervention du général de Gaulle dès décembre 1942 ? Aucune explication officielle ne

semble avoir été donnée sur la rupture des négociations après le départ du contingent des 1500.

Différentes hypothèses expliquent la position soviétique :

- La propagande antirusse faite par les 1500 à leur arrivée à Alger. On leur avait recommandé de ne pas révéler les conditions de misère dans lesquelles ils avaient croupi dans les camps alliés soviétiques, d'autant plus que des espions russes s'étaient infiltrés dans les rangs des 1500.
- Il fut procédé à une épuration rigoureuse entre les prisonniers passés volontairement dans les lignes russes et ceux qui avaient été pris les armes à la main. D'ailleurs la signature d'un accord franco-soviétique du 29 juin 1945 prévoit le rapatriement de tous les sujets français, donc des Alsaciens-Mosellans que les Soviétiques ont reconnus comme tels et qu'il n'y a plus lieu de faire une distinction entre ceux qui se sont rendus volontairement et ceux qui ont été pris les armes à la main.
- L'échec des négociations pour un échange contre les Russes de l'armée passés du côté allemand pour se battre contre l'Armée Rouge et faits prisonniers par les Alliés.
- La non remise par la France des civils originaires des provinces annexées par l'U.R.S.S. qui ne voulaient pas partir et qu'il est clair que les prisonniers français retenus l'ont été à titre d'otages.
- Alors que la « Mission Française », partie d'Oran pour accueillir à Téhéran le contingent des 1500, en attendait 3000 selon les promesses faites par STALINE au général DE GAULLE, les Russes n'en ayant remis que 1500, prétextaient que leur état de santé ne permettait pas d'en acheminer davantage.

L'occupation du camp après le départ des 1500 :

Au moment de la séparation : *« De part et d'autre des allées du camp et accrochés aux barbelés, les camarades qui restaient-ils étaient quelques centaines - voyaient la longue colonne disparaître sous les grands arbres qui entouraient le camp à l'infini »*.

A partir du 28 juillet, d'autres transports d'Alsaciens-Mosellans plus ou moins importants furent acheminés vers Tambov. Deux témoignages nous renseignent sur l'évolution de la situation au camp de juillet 1944 à août 1945. Le Dr Robert-Jean KLEIN arrivé au camp le 28 juillet et le Dr Emile ROEGEL, arrivé le 17 octobre, nous apprennent à travers leurs écrits que les transferts répétés de groupes de prisonniers avaient à nouveau rempli le camp. Les baraques étaient de plus en plus bondées et surpeuplées. Le Dr Robert-Jean KLEIN qui assumait le service médical du camp des Alsaciens-Mosellans écrit : *« Le 15 novembre 1944, 6000 incorporés de force occupaient le camp des Français. Le 15 mars 1945, il*

n'en restait plus que 2500. Par la suite, d'autres convois nous ont rejoints. J'ai vu arriver quantité de prisonniers, je les ai examinés et j'en ai vu mourir un bon nombre au cours de ces 120 jours. On enregistra 3500 morts, jusqu'à 36 en un jour ».

Emile ROEGEL traduit dans son témoignage la détresse de ses camarades de captivité : *« l'hiver fut particulièrement dur. Les pertes furent les plus fortes dans ce dernier hiver de la guerre. Les organismes, épuisés par une captivité déjà longue, n'en pouvaient plus et cédèrent. La baraque 22 était pleine. On attendait le dégel pour donner une sépulture à ces pauvres camarades. Ce n'est qu'au printemps qu'un sursaut se fait sentir... »*

D'après le médecin Robert-Jean KLEIN : *« Au fur et à mesure que le temps passait, le moral baissait car le retour ne se profilait pas à l'horizon. Subitement, le 8 mai 1945, l'armistice fit naître une lueur d'espoir. Huit jours plus tard, le 15 mai 1945, un premier groupe composé d'activistes et des chefs de bataillon quitta le camp pour rejoindre la France via Odessa. Chacun de nous entretenait le même espoir, à savoir quitter les lieux au plus vite. Malheureusement, il fallut patienter encore deux mois avant d'apprendre que nous allions quitter le camp pour de bon. La date de départ fut fixée au 1^{er} août... Environ 6000 à 7000 Alsaciens-Mosellans incorporés de force se trouvaient à ce moment là au camp... Les autorités russes me chargèrent d'assurer la surveillance médicale de ce transport. La liste des partants fut dressée sans tarder. Il fallait faire un tri car tous n'étaient pas physiquement en mesure d'effectuer le voyage... Un vent de panique ne tarda pas à gagner ceux qui n'étaient pas du voyage : ils craignaient tous que le scénario vécu après le départ des 1500 ne se renouvelle... »*

Le convoi du 2 août 1945

Emile ROEGEL faisait partie des rapatriés du 2 août 1945. Il se souvient que le convoi devait ramener 1700 hommes. Le 2 août au matin, les préparatifs étaient terminés : *« tout le monde se trouvait sur la place de sport du camp. Ce fut l'appel traditionnel, long et toujours inquiétant, une fouille méthodique, des confiscations arbitraires. On refit le même chemin qu'à l'arrivée, à travers la forêt jusqu'à la gare de Rada. Le long train de marchandises était aligné mais nous ne partîmes que le lendemain, le 3 août. Un des wagons de tête contenait la cuisine qui resta aussi pauvre qu'avant. Notre train prit la route méridionale par l'Ukraine, Charkov, Kiev, Poltava, Cernowitz en Bukovie, Lemberg-Lvov-Lviv (c'est là qu'on débarqua un mort sur le quai), Lublin, Varsovie et enfin Francfort-sur-Oder, la nouvelle frontière entre la Pologne et l'Allemagne... Le voyage dura longtemps. Les arrêts étaient fréquents et prolongés.*

Le 16 août, nous étions à Francfort-sur-Oder. Il fallut changer de train, le gabarit européen des voies étant différent du soviétique. Le nouveau train nous fit contourner Berlin dont les destructions étaient

évidentes. Près de Helmstedt et Wolfsburg, au passage de la zone d'occupation soviétique vers l'Ouest, nous fûmes transférés sans plus aux Anglais, échangés probablement contre les Russes rendus chez eux et qui n'étaient pas tous enthousiastes. Après peu de jours, le voyage continua par Magdebourg puis un pont du Rhin resté non détruit, vers la Hollande, Eindhoven, la Belgique et la gare de Schaarbeck à Bruxelles, transformée en espace d'accueil pour tous les rapatriés. Ce fut l'heure inoubliable de notre retour dans notre monde. L'émotion nous étreignait tous. Le voyage continua vers Valenciennes où les contrôles d'entrée en France étaient établis. On nous permit aussi d'envoyer un télégramme à nos familles, premier signe de vie depuis plusieurs années souvent. Puis à mesure de l'achèvement des formalités, les groupes prenaient un train civil pour Chalon-sur-Saône, siège du centre de triage des "Alsaciens-Lorrains" à la caserne Duxelles, sur une île formée par la Saône. Tous les soirs, en cette fin d'août 1945, un contingent définitivement libéré et... about quitta Chalon pour l'Alsace avec un train de routine. Au petit matin, on aborda l'Alsace où, on ne sait comment, la nouvelle du premier retour de ses fils de Russie s'était répandue de bouche à oreille. A chaque arrêt, même en dehors des gares parfois, des familles anxieuses guettaient le moindre signe ou renseignement au sujet de leurs disparus. Ce devait être ainsi pendant des années jusqu'à ce que le dernier espoir s'évanouisse.

Six autres convois suivirent. La plupart passèrent par la filière Nord et Brest-Litovsk. Certains aboutirent à Paris, à Reuilly. D'autres, plus particulièrement les malades, furent dirigés en trains sanitaires venant de Varsovie, directement à Strasbourg où les hôpitaux hébergèrent les plus menacés. Certains convois eurent leur lot de morts, comme celui parti de Tambov le 6 septembre avec de nombreux malades, qui laissera 68 morts le long des voies jusqu'à Francfort-sur-Oder le 26 septembre.

En tout, environ 16 000 à 18 000 "Malgré-Nous" passèrent par Tambov, 3000 à 5000 y reposent pour toujours. 13 500 en revinrent. C'est le seul chiffre à peu près précis. En octobre 1945, Tambov était prêt à « accueillir » ses nouveaux pensionnaires, les Japonais capturés après la capitulation de leur pays.

En Alsace, chacun rentra au plus vite chez lui. Guère de comités d'accueil. Tout se déroula dans l'intimité des maisons, des rues, des villages, des familles. Les rentrés valides reprirent vite leurs occupations ou leurs études. Les malades durent se battre pour survivre. Les tuberculeux, nombreux, hantèrent les sanatoria et leur guérison n'était pas assurée avec les moyens de ce temps. Tambov se trouva bientôt derrière le "rideau de fer" et nos morts là-bas bien perdus, sinon oubliés ».

Bernard ROMBOURG